
L'Océanite

Revue apériodique
de l'Institut International de Géopoétique



Numéro 3 / Décembre 2024



Sommaire

04 Editorial In Memoriam

06 Arnaud Villani Avoir lieu d'être

16 Olivier Penot-Lacassagne Ouvrir d'autres chemins

23 Stéphane Bigeard Kenneth White, le beachcomber de Fairlie

29 Yannick Barazer Un bivouac en héritage/Lettre ouverte à Kenneth White

36 Régis Poulet La géopoétique : une présence entière au monde

47 Notes bibliophiliques sur Kenneth White

52 Eléments du Dictionnaire de géopoétique

58 Auteurs

59 Crédits



institut international
de géopoétique

Editorial

In Memoriam

Entre le numéro 2 et le présent numéro de L'Océanite, le monde de la géopoétique a changé.

La disparition de Kenneth White, à qui il est dédié, en est la raison.

Quoi qu'il advienne, il restera l'inventeur de la théorie-pratique géopoétique à travers sa vie et son œuvre. Sa très haute exigence intellectuelle doit rester notre inspiration pour conserver et amplifier l'énergie du mouvement géopoétique.

L'Institut a choisi une stratégie paradoxale : toucher large sans céder un pouce sur l'intégrité, seule vertu susceptible de changer profondément le cours des choses. Cette exigence collective est en même temps une exigence individuelle qui concerne toutes celles et ceux qui ont redécouvert à travers l'œuvre de Kenneth White l'existence, ou à tout le moins la possibilité, d'un monde humain en harmonie avec la Terre — et les chemins qui y mènent.

Tous les rédacteurs de ce numéro, selon des approches diverses, ont emprunté un de ces chemins et nous en parlent avec la reconnaissance implicite et simple des compagnons de route ou des amis.

L'Océanite voyageant au-delà de l'Institut international de géopoétique, nous invitons celles et ceux qui le lisent et qui ne nous auraient pas encore rejoints à apporter leur coup d'aile en adhérant à notre association (1).

Bonne lecture et bons vents.

Régis POULET

Président de l'Institut international de géopoétique

Exécuteur littéraire de Kenneth White

Directeur de publication de L'Océanite

(1) Écrire pour cela à secretariat@institut-geopoetique.org



Marie-Claude et Kenneth White - Alaska, 2007

Kenneth White
poète mondial
d'origine écossaise
mort à Gwened
catastrophiquement heureux
le 11 Août 2023

(épitaphe rédigée par Kenneth White)

Avoir lieu d'être

Arnaud Villani

Ce texte avait été transmis à Kenneth White, et il avait l'intention d'en faire le point de départ d'un texte commun. Ses multiples activités ont rendu impossible ce livre à deux, dont il avait plusieurs fois exprimé le désir.

Le lieu, c'est la rencontre réussie de la nature et de la culture. Le lieu, c'est *topos*, et il apparaît « qualifié » chez Aristote. Et même si la déqualification des lieux par Newton, et son « espace absolu » sont passés par là, la pensée commune continue de parler de « lieux chargés », les romanciers, de « lieux où souffle l'esprit », des philosophes inventifs, de « lieux forts » (1). Il faut bien le support physique d'un lieu pour que le sacré puisse se manifester. Dans cette conception, le lieu représente un croisement riche de flux et de mouvements, dégageant une énergie supérieure. C'est une relation et non un rapport. En effet, la relation est incarnée tandis que le rapport reste incorporel (2), étant un « sens » que seule l'intelligence peut « entendre ». Les relations ne sont jamais extérieures à leurs termes, mais pour les rapports, c'est l'inverse. La déqualification des lieux est donc homothétique d'une tendance irrésistible à la conceptualisation. Et certes, le concept fait la preuve d'une supériorité intellectuelle de l'homme. Mais vouloir toujours passer pour intelligent et « conceptuel » comporte des risques. On perd l'intelligence de la situation, l'intelligence artiste, l'intelligence du cœur. Le concept vitrifie les autres types d'intelligence, comme une bombe à neutrons ne laisse, d'êtres en chair et en os, qu'une ombre sur un mur.

(1) Simondon dans *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, « Analyses et raisons », chapitre 3.

(2) Voir le travail de Bréhier dans *La théorie des incorporels dans l'Ancien Stoïcisme*, Paris, ed. Vrin.

Délocaliser l'existant charnel, c'est oublier le lien infrangible entre exister et être en un lieu. Tel est le problème de nos « civilisations » contemporaines, *l'oubli du lieu*. La Terre fonctionne comme la pierre de Pirithoos : une fois qu'on y a « posé ses fesses », on ne s'en détache pas, à moins qu'Héraklès ne soit dans le coin. Les recherches ont beau montrer que par ses graines, nanties de systèmes hélicoïdaux pour ralentir la chute et profiter du vent, l'arbre peut aller se planter loin de sa souche, la distance n'est pas telle qu'on puisse dire que l'arbre « se meut ». Il reste attaché à sa motte de terre initiale. Et c'est là que l'ancrage se fait apprécier. Il permet cette communication par hyphes, s'étendant sous la terre forestière par un réseau intense de communications. Il suffit de relire Uexküll pour comprendre que l'environnement géographique (*Umgebung*) de l'animal est travaillé de l'intérieur par son dispositif sensoriel/actif, le « cercle fonctionnel ». Bien qu'il soit mobile, l'animal est aussi attaché à son lieu, de sorte que son *Umwelt* prolonge son corps, et l'étende jusqu'où vont ses stimuli signifiants. Il est donc parfaitement incohérent de considérer l'espace comme abstrait, même si cela rend plus commodes les calculs « à la grosse ». Que seraient des animaux évoluant dans un espace sans qualités ?

Identiquement, l'homme est *attaché* à un lieu. Le problème est ontologique, et non affectif ou empirique. Demandons-nous si un peuple, une langue, une culture, peuvent être analysés en dehors du pays, du climat, des forêts et de la qualité de terre qui les soutiennent. Dans le vocabulaire de ces peuples, on voit le sable prédominer, ou l'eau, ou la neige et la glace. Dès notre naissance, nous avons été enveloppés dans des odeurs, une qualité de l'air, un ton de la lumière, une humidité ou une sécheresse, des accents, des suites de sons.

Quand Derzou Ouzala et Agaguk (3) perçoivent l'urgence qu'annoncent la couleur du ciel et la tache blanche, tout au loin (un typhon, un ours blanc), quand Kenneth Roberts (4) nous fait vivre l'atmosphère de l'immense marécage qui sépare le trappeur/éclaireur d'un « passage du Nord-Ouest », ils manifestent la chair du lieu : réalité tangible, formant avec le temps un système qui demande une « ruse ». Le lieu qualifié, charnel, *topos*, a un rôle équivalent, du côté spatial, à celui que joue le *kairos*, du côté temporel (5). Et il s'est produit ce que décrit Lorenz avec l'oie Martina. Nous avons pris pour père/mère, comme empreinte, cet ensemble incomparable de qualités sensibles, qui désignent un temps et un lieu déterminés, et non pas flottant dans les airs. Le lieu est le devenir *actuel* d'un nuage de virtualités ou d'idéalités. C'est un double mouvement qui montre qu'on se déprend du territoire au moment même où on s'y enfonce (Deleuze). Notion en mouvement qu'on doit pourtant considérer comme un « bloc ». C'est à ce bloc de lieux que nous sommes « attachés » existentiellement (6). Voilà pourquoi il est réellement préoccupant que la délocation ait marqué la plupart des lieux. La disparition dans les sites touristiques, de « l'esprit du lieu », signifie que les concepts ont recouvert le vivre ensemble. Ce mélange de couches successives déteint sur les individus, dont la spécificité devient floue, « indifférente » (7). L'homme se fait citoyen d'un « mondialisme » dépourvu de lieu vertébral (8), de structure lui permettant de « tenir debout tout seul ».

(3) Dans le film de Kurosawa : *Derzou Ouzala* et le roman d'Yves Thériault, *Agaguk*.

(4) *Le Grand passage*.

(5) Sur la ruse, Sun Zu, *L'art de la guerre* ; de Hegel, *La première philosophie de l'Esprit*, 1805 ; Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant dans *L'intelligence de la ruse. La mêtis des Grecs, L'invention du quotidien*, de Michel de Certeau, tome 1.

(6) Tout le travail proustien sur le temps en est l'illustration (madeleine, clochers de Martinville, aubépines, pavés).

(7) L'empreinte pourrait être considérée comme la « bonne forme » des Gestaltistes.

(8) Appelons ce lieu vertébral – venant de Von Hofmannsthal : *Lettre du voyageur à son retour*, -- un « lieu d'empreinte ».

Il obéit à ce « pseudo-mouvement en avant » du progrès, qui s'éloigne de façon calculée de la terre-mère, et apporte à la pensée occidentale une guerre continue avec la nature (9). C'est bien cela, créer du « non-être ». Mais la critique féroce de Parménide (fragments VI et VII, fin du fragment VIII de son *Poème*) n'a pas empêché cette erreur de se propager au monde entier.

Que devient alors l'homme ? Un déséquilibre total entre *ce qu'il est*, un être naturel, animal par son corps et une part de son inconscient, et ce qu'on veut qu'il soit : un être supérieurement « intelligent », maître du monde et disposant de la Terre, mais *atopos*, « sans lieu, étrange, insituable ». Analysons cette étrangeté (10). L'homme, comme tout ce qui existe (11) sur cette Terre et dans le cosmos, est un *être de relation*. Ces relations traversent et constituent tout être jusqu'à sa mort. L'existant, élargi aux confins du cosmos, ne se définit que par le réseau micro-infini de ses relations et « relatifs », justifiant un regard holiste sur le réel. Les Présocratiques veillaient à ne traiter que de relations concrètes, des multiplicités qualitatives/intensives (12), et s'écartaient des rapports abstraits autant qu'après eux, les Épicuriens se défieront de toute démonstration subtile. Question : comment se fait-il que l'homme se soit entouré à ce point d'abstractions, qui affaiblissent son existentialité concrète, comme ces femmes de Delvaux, saisies jusqu'à mi-corps par une écorce ? N'est-ce pas depuis la représentation de l'espace sacré comme un *templum*, que l'espace et le temps sont liés à la coupure ?

(9) Mon ouvrage sur cette guerre secrète est paru en 2020 (éd. Kimé) : *La terre engloutie. Philosophie de l'écologie*.

(10) L'atopie humaine, Parménide l'avait déjà critiquée en le montrant « frappé de la foudre [...], double-tête ». Et Sophocle la symbolisait par l'oxymore du « merveilleux » et du « terrifiant » dans le même mot : *deinon*. Voir son *Antigone*.

(11) Je suis loin de supposer, comme le fait Sartre, que l'existence ne dérive que de la conscience.

(12) La 'multiplicité intensive' est un réseau, insécable sans changer de nature, de relations qui font circuler des intensités hétérogènes. La 'multiplicité quantitative' entasse des rapports homogènes, mais sans continuité ni énergie.

C'est bien le *pontifex* qui, à l'aide du *lituus* (bâton courbé) dessinait dans le ciel une aire, dont la projection au sol définissait l'espace du *sacer*, séparé du profane (*pro-fanum*, « devant le temple »). Si on rapproche l'étymon de *templum*, l'espace puis le temple, de celui de *tempus*, le temps (13), on renforce encore l'impression d'une origine du spatiotemporel dans la coupure. Cette coupure s'est concrétisée à haute époque (Uruk, – 2004) dans l'assaut des Elamites contre le temple de la dernière Déesse-Mère. Ce qui signe la fin de leur règne multimillénaire et sous divers noms (Astarté, Déméter, Aphrodite...), avec son regard bienveillant sur toutes les entités terrestres et célestes. Gilgamesh *coupe* la tête de la déesse devenue, pour les besoins de la cause, un dragon, comme plus tard, Marduk *fendra* le ventre de cette « dragonne », faisant ainsi naître le monde. L'aspect agressif de cette coupure porte à réfléchir.

Or, ce n'est pas par essence que le lieu est partageable ou sécable. On le lui a imposé. Il est d'essence indivise, comme synthèse existentielle de flux. Même chose avec le temps, et c'est le mérite de Bergson et de Proust que de l'avoir puissamment souligné. Nous revenons à la valeur cosmique du sacré, se manifestant toujours en un lieu, même si ce lieu est le *dêmos*, sur lequel (*epi*) le dieu apparaît : « épidémie » (14). Evidemment, ce lieu peut comporter des séparations concrètes. L'appropriation et l'accumulation, le bornage, piquetage, l'électrification des barrières, transforment le « terrain vague », friche ou guéret, le « défend », en un parc à bestiaux, un champ de bataille, un « camp » militaire (*castra*) ou de « concentration » (15).

(13) Le radical +*tem-*, *temnô* grec, « couper », avec suffixe +*lo-* (*tem-lo*, *templum*) et +*po-* (+*tempo-*, *tempus*).

(14) Voir Rousseau, et sa phrase restée célèbre : « Le premier qui, ayant enclos un terrain s'avisa de dire : ceci est à moi... ». Même formule chez les Romains, la main sur l'épaule d'un esclave (*mancipatio*) : *eum meum aïo*, « je le dis mien ».

(15) D'*oregô*, « désirer fortement, se tendre avec avidité vers » vient une famille construite autour de l'idée de ligne droite (*rex*, *regio* (le pays dirigé par le roi), *e regione* (en droite ligne), *Recht*, Droit (*directum*), rectifier, régulariser, rectilinéaire).

Mais ce qui est remarquable ici, c'est l'*inversion* du sens de la ligne droite, liée au contrôle et à la partition, lorsqu'elle signifie un ordre cosmique (16). Nous comprenons que ce savoir astronomique, transposé sur la terre est l'effet d'une spéculation de haut vol, faisant dépendre l'espace terrestre et ses « lieux », de l'ordre immuable des astres, des constellations et du zodiaque. Nulle trace ici d'individu ou de *désir* de possession, nulle trace d'une soif « coupante » d'espaces, mais la liaison sereine du ciel (*cosmos* = ordre) et d'une terre à ordonner. Revenons à la linéarité rectrice. Si nous relions la tendance hégémonique, lisible dans l'histoire des peuples guerriers, à l'invention de la perspective à la Renaissance, nous voyons comment on peut introduire du linéaire quantitatif et homogénéisant dans une entité qui, a priori, ne le supporte pas. Ainsi le lieu, par la multiplication des lignes droites, des normes et abstractions, est saisi par ce type de politique où le lien des individus à une cité ou un État est un rapport de hiérarchie et de domination. Comme toute chose au monde, le lieu passe du statut de sujet actif à celui d'objet disponible. Antée se ressourçait en touchant la terre/mère, elle-même liée à la zone d'équilibre des célestes. Après la période archaïque, les hommes ont choisi de tout recentrer sur l'homme et son expression étriquée : pouvoir et accumulation. Le capitalisme n'en est que la conséquence. Elle implique la disparition des différences individuelles, des singularités différentielles. Le projet de l'homme qui se dit 'maître' est d'en faire tout bonnement un '*non-lieu*'. Tout cela pour situer physiquement un lieu.

(16) Depuis les travaux d'archéoastronomie (Alfred Watkins, Norman Lockyer, John Michell, Alexander Thom, Xavier Guichard, Jean et Lucien Richer, Joseph Heinsch), on sait décoder les alignements rectilinéaires de lieux « sacrés ». Ainsi des lignes de « ley » (« espace dégagé, clairière ») de Watkins, confirmées par Michell autour de Saint-Michel, ainsi du triangle rectangle entre les trois sites : Glastonbury, Avebury et Stonehenge, ainsi, de l'axe Saint-Michel/Apollon, de la mise en évidence, chez Xavier Guichard, d'une forme étoilée rayonnant d'Alaise, l'ensemble de ces droites reliant 400 toponymes, rattachables à Eleusis (Alésia), remontant à Déméter et au culte des Vierges noires et des Déesse-Mères.

Mais la nécessité de trouver son « *situs* », son « *sitio* », (comme dit Castaneda), ne peut éviter les cas où le lieu n'a rien de corporel, rien de situable. Deux exemples. Quand Michel de Certeau analyse l'habitabilité des lieux, il ne la définit ni comme lieu physique, ni comme lieu naturel. Il la voit dans des discussions à bâtons rompus, dans un bar, une rue, sur une place de boulistes, sur un banc à l'entrée d'un village. L'habitation ne repose sur aucune décision d'urbanisme. Le lieu d'habitation est un « être ensemble » de flux sociaux, de tendances d'auto-affirmation qui se contredisent, de légendes urbaines, de rumeurs, de manipulations, de récits de vies, de désirs insatisfaits, de rhétorique de bar, de politique à la « va comme je te pousse », de socialité. Lieu immatériel, ni naturel ni urbain, permettant d'*habiter l'inhabitable*. Le second exemple rappelle la discussion entre chefs de l'expédition athénienne en Asie Mineure, dont Xénophon raconte, dans son *Anabase*, la retraite en pays hostile, en direction de « la mer, la mer » (*thalassa, thalassa* !). Cette discussion de quelques généraux, hors de toute cité matérialisée, et même de ce qu'ils nomment « civilisation », autour du bien commun des *Andres Athenaioi*, des citoyens athéniens, suffit à soi seule à constituer une Cité.

Les « points forts » qu'évoque Simondon, et qui expliquent l'expérience du sacré, peuvent donc n'avoir rien de commun avec des traits matériels de paysage. Tout se passerait hors-espace et hors-temps. Pourtant, il est difficile de parler d'Idée, car le point fort, le lieu sacré, le bien commun sont diablement concrets. Le lieu peut-il, doit-il même être constitué d'immatérialité ? Ce qui fait lieu, ce n'est pas le bar, le feu de camp, l'église. C'est le lien d'un concept à un corps, d'un récit à des êtres incarnés, d'une Idée virtuelle à des entités actualisées, avec la désignation d'un lien par le « sentiment d'être ensemble » (17) comme pain spirituel.

(17) En grec, *synéchès, synousia, omilia, homonoia, harmonia, kreittos logos* ; en latin, *consensus*.

Un lieu comme point fort n'est situé que parce qu'il contient une poussée naturante immatérielle, physique en tant que conglomérat de forces concourantes, non-physique en tant que ressenti d'appartenance (18). Il y aurait dans le paysage quelque chose comme une miscellanée de synclinal, pente et colline, de saison, de parfums, d'humidité ou de sécheresse, de cris d'oiseaux, de voltes du vent, de couleur des feuilles, de traces de cultures et d'histoire, formant structure harmonique (19). Le lieu trouve sa définition propre : une conjonction particulière de flux, une synthèse connective (centripète) puis disjonctive ou conjonctive (centrifuge). Conjonction non-spatiale, lieu du dialogue, de l'œuvre d'art, de la Cité, de la foi.

À vrai dire, il n'est pas entièrement juste de parler d'immatérialité. Car le lieu fait le lien entre le corporel et le spirituel, et tient compte, dans l'actuel, des traînes de virtualité qui y restent accrochées. Avoir dématérialisé l'âme est un contresens nocif. L'esprit, l'âme, ce sont des souffles. Le ravissement qui résulte d'une voix féminine de soprano, et d'une clarinette (*Transblucency* de Duke Ellington), ne requiert aucune transcendance avec ses yeux levés vers le ciel. Transcendance, c'est une conjonction de flux, dont l'ensemble est immanence profondément unie et protectrice, comme en une charpente. Ce rapport, comme réunion tendue de processus tout à fait concrets, cet ensemble matériel/harmonique, est du type de la *relation*. Qu'on la nomme harmonie ou tenue-ensemble, elle est à la fois sensible (audible, tangible) et insensible (l'atmosphère impalpable qui s'en dégage). Les flux, se combinant au lieu de se heurter, produisent un « bien-être » qui fonde le « se sentir chez soi », le pouvoir « habiter ».

(18) L'électro-sensibilité aux champs magnétiques (relais) renforce la crédibilité des sourciers, ou « magnétiseurs ».

(19) Ce terme ne doit pas être pris comme un équivalent de « harmonieux, pacifié, idyllique », mais comme la tension obtenue par le charpentier quand il assemble deux pièces de bois par le jeu d'un « débord ».

Comme Detienne a pu insister sur la « fondation » du temple (20), de même, on doit poser, dans la constitution du lieu, une conscience, une sentience. Nous voyons à quel point le mariage du corps et de la spiritualité n'est pas seulement souhaitable, mais réel.

Or, cette activité du sujet, humain ou non-humain, homme ou ver luisant, qui permet l'adaptation charpentière des *stimuli* disponibles dans la nature, et grâce à sa capacité organique à les réactiver, d'en faire son « monde », nous pouvons la nommer *Sinngebung*, donation de sens. Un opéra parfaitement mis en scène, servi par de magnifiques voix et des décors intelligents, ne fait pas de la *Scala* de Milan, ou du *Festspielhaus* de Salzburg, un « lieu », mais *donne lieu* à l'apparition d'un « bien-vivre-en-lieu ». Il se produit ceci : chaque flux est matériel. Mais la jonction d'une multiplicité de flux dans une sensibilité consciente ou non, enregistre pour chaque flux un saut par-dessus lui-même, comme le point gris chez Klee, *Théorie de l'art moderne*. Et il ne peut sauter que par sa rencontre avec une multiplicité de flux, qu'il parcourt à la plus grande vitesse. Le point de jonction, qui éréthise si fort la sensibilité, est à la fois en lui, et hors de lui/revenu à lui.

Aux carrefours (21) se situent l'invention et la vie, Sophocle le savait. Tout ce que nous nommons spirituel fait un pas de côté (22), comme combinaison *d'une matière et d'un écart à cette matière*. D'où la pertinence du concept ehrensweigien de « scanning inconscient » pour qualifier le travail tâtonnant de l'artiste (23), son parcours est coudé par ses « pas de côté » (24). Jacobi parlait ainsi d'un « point élastique qui le pousse en avant ».

(20) Sous la direction de Marcel Detienne, *Tracés de fondation*, Paris/Louvain, Peeters, 1990.

(21) C'est net dans *Œdipe-Roi* (le carrefour du meurtre) et dans *Œdipe à Colone* (le carrefour du rapt).

(22) Ce que Kierkegaard rendait par « ou bien ou bien » non exclusif, et Deleuze par le « et...et ».

(23) Anton Ehrenzweig a fait avancer les études sur l'art par : *The hidden order of art*, trad. fr : *L'Ordre caché de l'art*.

(24) Le « pas de côté » est une image pour rendre ce qui, chez Deleuze, se nomme rencontre et synthèses de flux.

Nous disposons d'un mot pour dire l'intelligence du *kairos*, mais d'aucun pour dire l'intelligence du lieu. Je proposerais : « intelligence du cœur », avec son arrière-plan d'« être avec » (25). L'intelligence du cœur, penchant vers le lieu, consisterait à tenir ferme ce qui, dans la pelote des flux courant en tous sens, permet de concevoir le point où le mouvement acquiert stabilité sans perdre de sa flexion serpentine (26). L'intelligence du lieu tracerait entre les formes des lignes d'échange et de connivence, transfigurant un corps organique en comptoir d'échange spirituel.

(25) On pourrait rattacher l'intelligence du cœur à une intelligence de la situation, voire à un calcul rusé.

(26) Allusion à une problématique qui vient de Vinci, et trouve son élaboration théorique chez Ravaisson.

Ouvrir d'autres chemins

Olivier Penot-Lacassagne

« Sous mes pieds la terre sombre »

(En toute candeur, 1964)

Dans *La Figure du dehors*, qui paraît en 1982, Kenneth White évoque la nécessité d'une « poéticité nouvelle » requérant un autre rapport au monde. Expression cristallisant vingt années d'explorations et de recherches dans les bibliothèques et sur les routes d'Orient et d'Occident (1), cette poéticité excède grandement les cartographies poétiques académiques. Le panthéon des arts et des lettres de « l'Homme européen » (Valéry), nullement négligé, est revisité, décloisonné, profondément renouvelé. « L'inventaire de nos désintérêts » (R. Bertrand) mis en lumière, c'est l'étendue même de nos certitudes et de nos préjugés qui frappent à la lecture de ce livre. Une nouvelle géographie du savoir nourrit un sommaire alerte, à la fois tracé d'un cheminement et traversée de territoires de la pensée oubliés, minorés ou délaissés, à l'écoute des proses du monde. Loin des « grands récits » (dont le philosophe Jean-François Lyotard vient d'analyser la destitution dans *La Condition postmoderne*, 1979), loin des « petits récits » qui fleurissent sur les ruines d'une grandeur effondrée, un « dire » s'y déploie en déliant le présent, l'entraînant « ailleurs que là où le conduit sa seule fuite en avant » (2).

(1) Les livres *Dérives* (1978), *Les Limbes incandescents* (1976), *Terre de diamant* (1977), *Segalen, Théorie et Pratique du voyage* (1979), *Le Visage du vent d'Est* (1980) rendent compte de ce cheminement.

(2) Jean-Christophe Bailly, « L'isthme », in Jean-Luc Nancy, Jean-Christophe Bailly, *La Comparution* (1991), Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Titres », 2007, p. 33.

Page après page, cherchant sans réserves mais nullement à la légère cet *ailleurs* à l'intérieur même de la culture d'Occident et, ses limites et sa clôture dûment évaluées, à l'extérieur de celle-ci, c'est un changement de sens, d'orientation, de direction qui s'écrit.

« Le corpus européen des littératures a l'air d'un estropié congénital ou d'un mutilé volontaire », écrivait en 1955 Raymond Schwab, qui invitait alors ses contemporains à parcourir la « Bibliothèque de l'univers ». « L'Europe n'est plus le seul écrivain », notait-il encore. On a reproché à Kenneth White son éclectisme, confondant sommairement nomadisme intellectuel et dispersion juvénile. La diversité des références, qui déroute souvent, n'amointrit aucunement la rigueur du « projet poétique fondamental » exposé. Comme autant de points de rupture, références et citations déplacent les frontières du savoir. Contournant les cases de l'échiquier culturel, elles brouillent les repères traditionnels de légitimation et espacent l'esprit, exhument ou explorant des pensées, proches et lointaines, qui renouvellent la relation des êtres humains au monde de la Terre.

Que ce soit au-dedans ou hors de la culture européenne (et de ce qu'on appelle l'Occident, aujourd'hui porté à l'échelle planétaire), Kenneth White chemine sur des chemins divers, dans un espace-temps agrandi. Sa démarche syncrétique déplaiera sans doute aux spécialistes de tel auteur ou de telle autrice, aux coutumiers d'objets circonscrits ou de domaines déterminés et restreints. Mais jamais White ne discrédite les spécialisations académiques, dont il se nourrit avantageusement. Sa démarche diffère, et cette différence détermine le champ de son propre travail, transdisciplinaire et nomade. Travail ouvert à d'autres cultures, à d'autres savoirs, à d'autres champs d'expérience, animé et aimanté par une même exigence, d'abord qualifiée de « cosmopoétique » dans les premiers textes : retrouver et exprimer une relation « immédiate » avec la Terre.

Les mots de « monde blanc » ont longtemps traduit cette avancée hors de notre modernité acosmique, écocidaire, « déterrestrée » (M. Deguy). Ils ont indiqué un espace potentiel de pensée accueillant, en marge de l'indifférence moderne à la Terre et à tous ses existants, d'autres modes de séjourner et d'habiter. Interrogeant notre héritage culturel et conceptuel, White en refuse l'orientation profonde prise depuis plusieurs siècles. Il le fait en franchissant certaines clôtures, en s'aventurant au *dehors*, ici ou ailleurs, « à la découverte de contextes culturels et de manières de pensée » déformés ou dévalués par les Modernes (désormais mondialisés). À la fois effraction et passage, sa lecture de la « Bibliothèque de l'univers » invite à « sortir ». Sortir à la fois dedans et dehors, vers des dedans et des dehors ouverts les uns sur les autres, ménageant des possibilités d'échange et de réciprocité, invitant à une autre circulation du sens, en quête d'« une vie moins enfermée dans le socio-personnel, un champ épistémologique plus large, une éthique plus vigoureuse, une vision esthétique du monde, une poésie du cosmos » (3).

Une Apocalypse tranquille en 1985 et *L'Esprit nomade* en 1987 poursuivent cet élan. Les chapitres de ces livres abondants jalonnent un long parcours conduisant à l'essai *Le Plateau de l'Albatros*, publié en 1994. Moment majeur (mais aucunement le point final) de cette en-allée originale cherchant en tous lieux du monde les ferments d'une pensée sensible, l'ouvrage explicite en les reformulant les avancées des publications antérieures. Sous-titré « Introduction à la géopoétique », il impose un nouveau lexique dont la notion de géopoétique est la pierre angulaire. Nombreux seront les textes publiés ensuite, qui approfondiront et déploieront cette notion. *Le Plateau de l'Albatros* est trop souvent le seul livre mentionné ou cité quand on l'évoque. À tort, puisqu'il ne s'agit là que d'une introduction, dont les prémices sont posées dès *L'Esprit nomade*, dans une section intitulée « Éléments de géopoétique ».

(3) Kenneth White, *La Figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982. Dans *Le Monde blanc. Itinéraires et textes* (Lausanne, Éditions Pierre-Alain Pingoud, 1989), White écrit : « [...] une parole dense, une culture fondée, un monde intimement et intensément vécu. Fonder une culture basée sur l'expérience d'un tel monde a été mon but depuis le début de mon activité intellectuelle et poétique. » (p. 9-10)

« Avec le projet géopoétique, il ne s'agit ni d'une « variété » culturelle de plus, ni d'une école littéraire, ni de la poésie considérée comme un « art intime » écrit White dans cette introduction. « Il s'agit d'un *mouvement* qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre. Il n'est pas question de construire un système, mais d'accomplir, pas à pas, une exploration, une investigation, en se situant, pour ce qui est du point de départ, quelque part entre la poésie, la philosophie, la science » (4). Une quinzaine d'ouvrages, parus après *Le Plateau de l'Albatros*, la précisent et la complètent (5). Souvent ignorés, ils sont cependant indispensables pour qui entend parler de géopoétique sans réduire ce *mouvement* à quelques remarques superficielles.

Contemporain du « contrat naturel » de Michel Serres, de la « géophilosophie » de Gilles Deleuze, de l'« écosophie » de Félix Guattari, le terme partage un même horizon, sans toutefois perdre sa singularité. Géopoétique, géophilosophie, écosophie ou contrat naturel participent d'un basculement ou d'une bifurcation « post-moderne » (l'épithète désignant ici ce qui vient « après » le Moderne, moins sur le mode de la succession ou de la suture que de la rupture (6). « À la frontière de l'humain » (Saint-John Perse) tel que la modernité le définit, sur une terre dévastée où les « plaies de civilisation », excédant désormais « les capacités de la maîtrise aussi bien technique que politique » (7), nous exposent à une « catastrophe du sens » (8), ces notions, dont nous apprenons la radicalité, nous confrontent à l'expérience de la clôture d'une époque qui est aussi la fin d'un âge du monde ; elles saisissent ce qui nous arrive, et, ne renonçant pas à le penser, s'emploient à re-situer la pensée, re-fonder la parole, re-faire monde poétiquement, philosophiquement et politiquement.

(4) K. White, *Le Plateau de l'Albatros*, Paris, Grasset, 1994, p. 12.

(5) Voici quelques titres : *Déambulations dans l'espace nomade* (Crestet Centre d'Art/Actes Sud, 1995), *Les Affinités extrêmes* (Albin Michel, 2009), *Panorama géopoétique*, Éditions de la revue des Ressources, 2014), *Au large de l'histoire. Éléments d'un espace-temps à venir* (Le Mot et le reste, 2015), *Les Leçons du vent* (Isolato, 2019).

(6) Voir Jean-Luc Nancy, *L'Équivalence des catastrophes. (Après Fukushima)*, Paris, Galilée, 2012, p. 31.

(7) *Ibid.*, p. 43.

(8) *Ibid.*, p. 20.

Mettant en question notre « héritage culturel et conceptuel », White déclare construire la notion de géopoétique « des points de vue scientifique, philosophique et littéraire ». Voulant « *ouvrir un monde*, en suivant les lignes de la Terre », « établir un rapport, et trouver le langage de ce rapport », le projet whitéen se présente comme la possibilité d'un « nouveau fondement culturel » dans un monde *déterrestré*. On ne peut donc le confondre avec l'écopoétique qui connaît ces dernières années une indéniable faveur académique. « Étude des formes littéraires qui façonnent l'usage des lieux » (M. Collot), l'écopoétique est une forme de résilience académique et l'expression d'un recyclage néomoderniste nullement à la hauteur du basculement d'époque amorcé depuis plus d'un demi-siècle, basculement qu'elle confond avec l'émergence récente, précipitée par la prise de conscience de ladite « crise » climatique, d'un « nouveau sentiment de la nature » qui donne matière à des développements plus ou moins pertinents (9).

Chantre de cette conversion tardive, Michel Collot dénonce à qui mieux mieux les mille et une divagations de la géopoétique : de son projet, de sa bibliothèque, de ses attendus, de son ambition, de ses formulations, pour lui opposer le chant de sa prose avisée. Grand bien lui fasse... Mais cette aigreur chronique, récurrente obstinément et dont Bruno Latour, Philippe Descola en plus de quelques autres font à présent les frais, est le symptôme d'un raidissement disciplinaire très habituel que vient justifier une glose dans l'air du temps : un peu d'ego, un peu d'éco, un peu de géo pour un humanisme rabiboché et un sentiment de la nature au goût du jour.

Ce mol accompagnement ne porte guère à conséquence. S'il traduit parfois un souci du monde (que nous saluons bien sûr), il reste très en-deçà de ce qui requiert une poétique tendue vers la juste mesure de l'événement. Recroquevillée sur son pré carré thématique, stylistique et formel, à peine agitée par de timides propositions, qui se jugent pourtant audacieuses, en faveur d'une « ouverture interdisciplinaire », l'écopoétique bucolique et sentimentale du moment souffre de ses propres insuffisances.

(9) Voir *Un Nouveau Sentiment de la nature*, Paris, Corti, 2022.

Consciente de l'exiguïté de son espace disciplinaire, elle indique certes pouvoir « associer à sa démarche » « l'histoire et la géographie littéraires », et même, afin d'éviter « anachronismes » et « jugements sommaires », « se montrer attentive aux enseignements de l'histoire des idées et de l'histoire littéraire » (10). Accueillons comme il convient cette audace intellectuelle. Mais on ne voit guère comment une écopoétique à l'abri des bourrasques du temps qui passe-et-du temps qu'il fait, peut « embrasser la diversité et la complexité des écritures de la nature » (puisque c'est ce à quoi elle prétend) en se cantonnant, frappée d'anachronisme, dans une définition éculée de la nature et en rejetant avec répulsion dans les marges des Belles-Lettres les écritures contre-modernes déconstruisant la langue cartésienne de la maîtrise moderniste. Nul ne saurait le nier, « la littérature joue un rôle essentiel dans la manière dont nous habitons le monde » (11) ; mais la refondation littéraire de cette « habitation » exige un peu plus que le relevé thématique et l'analyse formelle des occurrences naturalistes dans les fictions et les non-fictions, les poèmes, les apocryphes et les post-poèmes des dernières décennies. Ces exercices ne manquent pas d'intérêt, ils peuvent même être utiles ; mais leur pertinence est moindre s'il s'agit de proposer une lecture « tout autre » (12) du séjour humain. La dévastation de la biosphère est telle aujourd'hui qu'elle nous condamne à ne plus prendre des vessies pour des lanternes. Parce que nous atteignons un point de bascule depuis longtemps annoncé, parce que « nous nous situons sur les limites de la civilisation précédente (qui est encore la nôtre), devenue très toxique » (13), il nous faut (ré)apprendre à « nous rapporter au monde », à le penser et à le parler sans plus répéter, revus et corrigés, les présupposés modernes, empêtrés que nous sommes dans les conséquences de leurs conséquences.

(10) M. Collot, *op. cit.*, p. 174-175, et pour la citation suivante. Je reprends ici et dans les développements qui suivent quelques phrases d'un texte, « Écocritique : ligne de front », paru dans le n° 11 (décembre 2022) de la revue en ligne *ELFe XX-XXI*, intitulé *Ruptures écocritiques, à l'avant-garde*, <https://doi.org/10.4000/elfe.2854>

(11) Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essais d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2015, p. 273.

(12) Nous voici « devant le rien-ou-le-tout-autre », écrit Jean-Luc Nancy dans *La Peau fragile du monde* (Paris, Galilée, 2020, p. 14).

(13) Voir Bernard Stiegler, « Une limite au-delà de laquelle est l'inconnu », *ELFe XX-XXI* (O. Penot-Lacassagne dir.), n° 11, 2022, <https://doi.org/10.4000/elfe.2854>

Inutile donc de discréditer la géopoétique à la faveur d'une aigrette et chevrotante écopoétique. Travaillons plutôt au renforcement de leurs avancées respectives, à la fécondité de leurs rencontres et de leurs échanges. La question qui traverse le projet géopoétique vient d'ailleurs et va plus loin. Attentif aux pensées et aux œuvres qui dénoncent un devenir planétaire catastrophique, attentif plus encore à celles, d'où qu'elles viennent, qui expérimentent un autre rapport – *terrestre* – au monde et dispensent un « gai savoir » terraqué, Kenneth White s'est porté à la croisée des chemins de ce qui s'est appelé l'Orient et l'Occident. « Car toujours revient la question / comment / dans la mouvance des choses / choisir les éléments / fondamentaux vraiment / qui feront du confus / un monde qui dure... », écrivait-il déjà en 1967 dans *Le Grand Rivage*.

De *La Figure du dehors* aux *Affinités extrêmes* (2009), du *Plateau de l'Albatros* au *Mémorial de la terre océane* (2019), White aura cartographié de multiples territoires de la pensée en rupture avec ou étrangères à la « déterrestation » des pratiques et des savoirs modernes. Aux limites de la littérature, il aura déployé un dire dont l'actualité ne peut être contestée. Son œuvre participe de la bifurcation en cours, qui impose une réorganisation radicale de nos sociétés et une refonte non moins profonde de nos savoirs et de nos enseignements. La radicalité de la situation présente requiert une nouvelle conceptualité. L'œuvre de Kenneth White contribue à l'émergence de cette conceptualité *autre*, qui expérimente le présent et se tient à l'écoute de ce qui vient. Il nous faut la lire sans la réduire, il nous faut la situer, la contextualiser, questionner ses voisinages, reconnaître ses proximités, suivre ses avancées. Il nous faut dire sa singularité, sa lucidité, sa clairvoyance, sa nécessité.

Kenneth White, le beachcomber de Fairlie

Stéphane Bigeard

Ce texte est extrait d'un travail en cours sur les différentes facettes de la vie et de l'œuvre de Kenneth White.

Au début des années 1940, la famille White quitte Glasgow et s'installe à Fairlie sur la côte nord-ouest de l'Ecosse dans le but de trouver un environnement plus paisible et sain pour toute la famille. Le jeune Kenneth est alors âgé de quatre ans. Au fil de l'enfance et de l'adolescence, dans cette petite localité côtière, il fait deux découvertes majeures pour son épanouissement personnel et l'œuvre à venir : le rivage et l'arrière-pays, les « collines matricielles » comme il les nommera. Kenneth White, à plusieurs reprises dans son œuvre et aussi dans son autobiographie intellectuelle, a indiqué l'importance pour lui de ces deux espaces premiers. L'exploration de l'arrière-pays et l'appropriation du rivage de Fairlie doivent être considérés comme les archétypes de toutes ses pérégrinations à venir autour du monde.

Dans une anthologie consacrée à la figure maternelle (1), White s'est confié comme rarement auparavant sur sa mère. Il rapporte l'anecdote suivante : « Vinrent les inévitables conflits de l'adolescence. Je n'ai jamais subi de contrainte directe mais je me sentais entravé par une sorte d'attente, par un attachement que j'appréciais et qu'en même temps je repoussais. Ma mère aurait bien voulu que je devienne médecin, ou avocat, quelqu'un de socialement reconnu, mais elle s'était aperçue très tôt que cela ne m'intéressait pas.

(1) BISIAUX M., JAJOLET C., *A ma mère, 50 écrivains parlent de leur mère*, Horay, 2006, p. 306.

Quand on me posait la question, je répondais : « je veux être écumeur de rivages ! ». Ce qui faisait rire mon père qui disait que j'allais devenir un clochard intellectuel ».

La rebuffade de l'adolescent illustre deux traits de son caractère : son indépendance d'esprit très tôt marquée mais également, déjà, son attirance pour le nomadisme. Notons que l'histoire ne dit rien de la réaction maternelle. Il est fort probable que Mme White n'ait pas accueilli favorablement une telle vocation. En effet, « l'écumeur de rivages » ou le *beachcomber* est « socialement reconnu » mais pas pour les meilleures raisons dans l'imaginaire et la culture anglo-saxonne. Cette appellation désigne des boulingueurs des mers du sud qui, dès le XVIIIe siècle, profitaient de l'expansion commerciale et coloniale des puissances européennes dans le Pacifique pour commercer et trafiquer avec les populations indigènes. Voici leur description dans une *Histoire de l'Océanie* (2) : « De l'entrée de l'océan Pacifique dans l'œkoumène européen à la formalisation des intérêts des puissances occidentales à partir des années 1840, l'Océanie fait figure de front pionnier. Les îles et les lagons renferment des richesses à capter et leurs populations sont à la fois des âmes à sauver et une force de travail. Cette période est marquée par les initiatives personnelles : c'est le temps des *beachcombers*, des trafiquants et du commerce de prédation qui inaugure aussi de nouvelles mobilités pour les Océaniens. Ces relations informelles marquent profondément les îles et leurs populations. »

L'Américain Melville et l'Écossais Stevenson en ont fait des types littéraires dans leurs romans des Mers du Sud, ce que White, grand lecteur déjà, ne pouvait ignorer : « De la fin du XVIIIe siècle aux premières décennies du XIXe siècle, l'Océanie est marquée par la figure du *beachcomber*, terme que traduit imparfaitement l'expression « écumeur de grève ».

(2) MOHAMED-GAILLARD Sarah, « Chapitre 3 - Beachcombers et trafiquants dans les îles », dans : *Histoire de l'Océanie. De la fin du XVIIIe siècle à nos jours*, sous la direction de MOHAMED-GAILLARD Sarah. Paris, Armand Colin, « Collection U », 2015, p. 38-52.

Herman Melville, s'inspirant des mois qu'il a passés aux îles Marquises au cours de l'année 1842, emploie le terme dans ses deux premiers romans, *Taipei* (1846) et *Omou* (1847) dont le succès participe à la diffusion de l'image littéraire du *beachcomber* (*ibid.*).

Stevenson dans son roman *The Ebb-Tide* (roman écrit en collaboration avec Lloyd Osbourne et publié en 1894, traduit en français sous le titre *Le Creux de la vague*) en fait un personnage central de la colonisation : « Fugitifs, naufragés et renégats, les *beachcombers* vivaient dans les îles du Pacifique et étaient les vagabonds des mers du Sud. Historiquement, c'est au début du dix-neuvième siècle qu'ils ont été les plus importants et qu'ils ont appartenu à la phase intermédiaire entre le premier contact des habitants des îles du Pacifique avec les Européens et la colonisation formelle qui a suivi. Errant d'une île à l'autre, échangeant des compétences et des marchandises avec leurs habitants, les *beachcombers* ont été repoussés de plus en plus loin au fur et à mesure que les puissances occidentales commençaient à annexer les îles du Pacifique » (3).

Le *beachcomber* mène donc une vie errante, une vie marginale et libre dans un espace non encore occidentalisé possédant une culture forte et ancestrale. De quoi assurément captiver le jeune White. Il est intéressant de noter que l'auteur empruntera bien plus tard mais également à Melville un autre type littéraire proche et une autre figure marginale : celle de l'*isolato* (4).

Il faut convoquer une autre figure, préhistorique cette fois, pour comprendre entièrement ce que le jeune White a voulu dire à ses parents à l'époque : celle du *strandlooper* ou *strandloper* (littéralement : marcheur de la plage). Ce terme désigne des peuplades de pêcheurs de mollusques qui menaient une existence nomade en petites bandes dans les régions côtières.

(3) ROBINSON Alistair, *Beachcombers: Vagrancy, Empire, and Robert Louis Stevenson's The Ebb-Tide*, *The Review of English Studies*, Volume 70, Issue 297, November 2019, Pages 930–949.

(4) Voir "[Isolato](#)", [Dictionnaire de géopoétique](#)

White a évoqué leur mémoire dans un poème du recueil *Le Passage extérieur* (p. 80) :

LE STRANDLOOPER

Nomade de la côte

pionnier paléolithique
de la vieille ère boréale

il allait de roc en roc
en quête de buccins et de berniques
délogeait les couteaux et les coques

mais passait aussi de longues heures
à errer le long des sables

la nuit, là-bas dans les hautes terres
les yeux levés vers les étoiles.

Et le jeune Kenneth, alors qu'il pêchait lui-même des mollusques le long du rivage de Fairlie, a peut-être eu une pensée pour ces nomades de la côte : « En plus de son travail d'aiguilleur, mon père s'était mis à ramasser les bulots. Nous envoyions ces bulots au marché de Billingsgate, à Londres, et l'on nous donnait entre trente et trente-cinq shillings par sac, selon l'état du marché. Matin et soir, selon les fluctuations de l'océan (chaque mois mon père découpait l'horaire des marées dans le journal local et le punaisait au mur de la cuisine), mon père était « sur le rivage » et je l'accompagnais parfois. C'était un travail pénible, surtout pour le dos, car on était sans cesse plié en deux, mais aussi pour les mains, en particulier les doigts (ma mère nous avait fabriqué des mitaines, car il fallait avoir les doigts libres). Et l'on ne pouvait pas se contenter de ramasser les bulots en vrac, il fallait choisir ceux de bonne taille, sinon l'acheteur les refusait. Nous ramassions donc dans le silence de l'estran, seule une mouette criait parfois dans la grisaille et puis il y avait aussi le *tip-tip-tip* des bulots dans le seau » (5).

(5) WHITE Kenneth, *Entre deux Mondes*, Le Mot et le Reste, p. 57.

White, en souvenir et aussi en hommage à son père, écrira *La Chanson de la pêche aux bigorneaux* (6) :

Pour Bill White, à Fairlie

« Ma peau est basanée, inconnue ma destinée. »
(Chant populaire japonais)

Quand nous allions les ramasser
le jour se levait à peine
les mains gelées dans l'eau salée
écartant les algues marines

tip, tip, tip, tip
tip, tip, tip, tip

Dieu qu'il en faut des bigorneaux
pour remplir un seul seau

et c'est huit grands seaux qu'il faut
pour bien remplir un seul sac.

Alors qu'il se trouvait sur le rivage aux côtés de son fils, William White père, signaleur des chemins de fer de métier, songeait-il à sa prédiction cachée derrière sa boutade ? Son fils continuerait-t-il comme lui à ramasser les bigorneaux pour améliorer l'ordinaire ou bien deviendrait-il vraiment un clochard intellectuel ? Au fait, comment un clochard intellectuel gagne-t-il son pain ? Et comment rassurer sa mère sur l'avenir de leur progéniture ?

Les pensées du jeune poète sont ailleurs. Tout en s'acquittant de ce travail laborieux, le jeune White fait avant tout l'expérience du « silence de l'étran », silence tout relatif, et, à travers ce silence, celle de l'intense présence d'un monde qu'il lui appartiendra d'investir poétiquement.

(6) WHITE Kenneth, *Terre de diamant*, Grasset, p. 37.

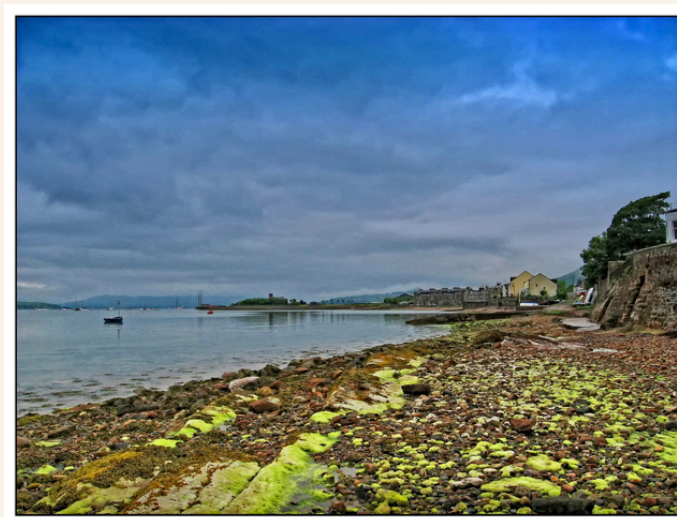
Bien des années plus tard, devenu un auteur consacré, il précisera au cours d'un entretien : « Lorsque j'étais enfant, et que l'on me demandait ce que je voulais devenir « dans la vie », je répondais toujours : écumeur de rivages (*beachcomber*). Encore aujourd'hui, ce mot continue à exercer une certaine fascination sur mon esprit, et peut-être même ai-je du mal à faire une distinction nette entre ce mot-là et celui d'écrivain » (7).

Dans un autre entretien, avec Gilles Plazy, il reviendra sur ce leitmotiv de son œuvre :

« Gilles Plazy : *Quand tu étais enfant et qu'on te demandait : « Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grand ? », tu répondais (en anglais c'est plus joli) : « beachcomber ».*

Kenneth White : « Ecumeur de rivages. Oui c'est sorti de ma bouche comme ça et je suis resté fidèle à cette image. La plupart de mes voyages finissent sur un rivage. Et c'est une image récurrente dans mes essais. A la fin de mon essai sur Segalen, on est sur un rivage nu, où toute l'ancienne philosophie est éclatée, c'est une plage jonchée d'épaves de pensée, avec des choses difficilement définissables qui commencent à manifester leur présence. C'est pour moi l'image même des paysages de la pensée aujourd'hui. L'être humain, à la limite de lui-même, face à un paysage ouvert » (8).

Il nous reste à décrire le cheminement qui mène à cette géopoétique du rivage.



Fairlie Beach, Ayrshire, Scotland

(7) PICHON Michèle, *L'écumeur de rivages*, ARTUS, ECOSSE Blanches terres, n°21-22, janvier 1986.

(8) WHITE Kenneth, *Le lieu et la parole, Entretiens 1987-1997*, Éditions du Scorff, 1996, p. 17.

Un bivouac en héritage

Lettre ouverte à Kenneth White

Yannick Barazer

*Kilo, Echo, November, November,
Echo, Tango, Hotel
Whisky, Hotel, India,
Tango, Echo.*

....

*Golf, Whisky, Echo, November,
Victor, Echo, Delta*

.....

*Kilo, Echo, November, November, Echo, Tango, Hotel
Whisky, Hotel, India, Tango, Echo.*

Golf, Whisky, Echo, November, Victor, Echo, Delta

.....

*Contact /
(Pas un fantôme)*

J'écoute les craquements feutrés d'un pas s'approcher sur
une lande enneigée. Une brèche dans la brume et te voilà.
Salut Kenneth.

J'ai trouvé une anecdote sur la page Facebook d'un de tes amis, Paul Mirat, elle raconte votre rencontre dans un bar palois dans les années 70 et dit le nom que tu donnais à ton stylo Montblanc : *Old Crow*. J'ai souri.

*

Depuis sa fondation à Montpellier en 2020, l'Atelier Géopoétique des Marges situe et oriente sa démarche à partir du Rêve du Moustier des fous de ton *Borderland* (Éd. Vagamundo, 2018).

Je te laisse la parole :

« Et l'autre soir, au crépuscule des dieux et des idoles, dans la pénombre de mon atelier océanique, j'ai fait un des rêves les plus fous de mon existence.

J'ai rêvé que j'avais fondé un monastère.

Rassurez-vous, rien de religieux, rien d'ecclésiastique.

Imaginez dans un lieu reculé des Côtes-d'Armor, un vieux phare abandonné.

(...) c'est là que j'ai fondé mon monastère, (...) avec l'idée d'en faire un lieu de résistance riieuse, de méditation originale, d'ironie transcendante et de sagesse salée.

Au réveil, j'ai su immédiatement qu'il ne s'agissait pas d'un de ces vagues mélanges psychotropiques que l'on connaît, mais d'un rêve projectif, d'une espèce très rare, ouvrant un champ de grandes dimensions.

(...) Les lecteurs lettrés se rappelleront les propos de Nietzsche (...), concernant la nécessité, à une époque de délabrement total, de créer des monastères d'un nouveau type, où se poursuivrait une expérience fondamentale, éventuellement fondatrice. »

La suite du texte présente avec humour une praxis thérapeutique dont l'essentiel tient en un mot : « *Okéanisation* ».

De fait, c'est dans le double élan du mouvement d'océanisation de l'Institut international de géopoétique et de « *la mouvance des marges* » de ton *Borderland* qu'à partir du Rêve du Moustier des Fous nous formulons, Cécile Vibarel et moi-même, la première intention de notre programme de travail et lui donnons une direction.

Joignant le geste à la pensée, assez vite, nous décidons, à l'occasion d'une ouverture opportune, d'éprouver la spatialisation du *corps-esprit* sur une île tropicale au milieu de l'océan Pacifique, pour quatre années de terrain de recherches et de déambulations géopoétiques. Ce sera Bora Bora dans les Îles-sous-le-Vent, chapelet d'îles de l'Archipel de la Société, en Polynésie.

C'est de là que je t'écris aujourd'hui et, qu'à partir de ton Rêve du Moustier des Fous, nous 'rêvons' la géopoétique. D'un rêve ni fantaisiste ni onirique mais voyageur et poétique, matrice de sens et de réalité.

— Une géopoétique ancrée dans tes textes, les concepts et les valeurs que nous transmet ton œuvre.

— Un rêve désenclavé de l'imaginaire, de la psychologie et de l'idéalisme pour devenir le geste même qui oriente le flux d'énergie vitale dans l'ouverture entre le corps et le monde.

Nous allons vers un '*Dreaming géopoétique*'.

D'abord, comme ancrage, laboratoire et résidence originaire du Rêve, nous élaborons le concept de *Corps Insulaire*, comme un lieu ouvert partout, un centre et une totalité de l'espace. À partir de lui, on peut considérer le *corps-esprit*, intégrer et activer le *psychocosmogramme*, articuler l'équation *landscape/mindscape* et extravaguer en suivant *les lignes de la Terre*. Le Corps Insulaire est l'assise d'un Monde singulier et pluriel, une porte d'entrée dans l'ouvert de l'espace.

Au mois de juin 2024 nous avons présenté publiquement pour la première fois, à l'occasion d'une installation dans la salle *Muriavai* de la Maison de la culture *Te Fare Tauhiti Nui* de Papeete, une « *Cartographie du Corps Insulaire* », sous la forme d'une installation d'art contemporain accompagnée d'une 'Notice' où nous exposons le germe du concept atopique que nous développerons et ramifierons au fil du chemin. C'est un geste libre et gratuit, une offrande à la Terre, un acte poétique essentiel qui insémine d'un rêve le corps même du monde.



Du point de vue de la géopoétique, l'installation « *Mape / Cartographie du Corps Insulaire* » est pensée comme la projection d'une structure architecturale pour le Moustier des Fous, c'est-à-dire qu'elle est, dans un 'Temps du Rêve', 'au large de l'Histoire', un 'Dreaming' de l'édifice institutionnel de la géopoétique. Architecture nomade, essentiellement lieu de passage, c'est un bivouac, un camp de base pour l'ouverture : elle installe des mécanismes d'énergies.

- Les trajectoires de visée des 4 lunettes astronomiques forment les arêtes d'une pyramide. Elles convergent vers un point situé au sommet de celle-ci et à la verticale du centre du tapis de pigments (un rond au sol de 8 mètres de diamètre).
- Comme instruments d'optique, ces lunettes astronomiques représentent la pulsion scopique, le désir de *Voir* (l'effort de connaissance, ou de conscience). Leurs visées marquent les traits projectifs d'un long-regard vers le point sommital. Ce point, invisible à l'œil nu, c'est le phare, la source solaire (une abstraction, le lieu en — et hors de — tous lieux, l'Atopie proprement dite). De lui circule vers le sol (le visible de la Terre), un flux d'inspiration poétique, une chaîne et une artère de sens, qui génèrent et animent en lignes, formes et couleurs le paysage du visible (le tapis de pigments). Ici c'est un très concret bosquet de trois *mape* (châtaigniers tahitiens) qui est 'ouvert' (c'est-à-dire habité au passage), cartographié et investi comme lieu d'ancrage pour notre représentation du Corps Insulaire, mais les lieux de la Terre et les échelles de rendus possibles sont, en théorie, infinis.
- En retour, le sol ainsi animé émane une radiance (rayonnement diffus de la couleur et du dessin). Les lunettes astronomiques la métabolisent, la concentrent et la projettent en quatre rayons vers le point d'abstraction, au sommet de la pyramide. Celui-ci, ainsi alimenté de visible, l'absorbe dans le blanc infini de l'Atopie. Lui-même, à son tour renvoie vers le sol une vitalité solaire régénératrice, et ainsi de suite.
- C'est un cycle complet, un dialogue sensible du Visible et de l'Invisible. Un arbre (ici en l'occurrence, trois arbres) se nourrissant autant d'air et de lumière que des nutriments du sol pour élaborer son bois au long d'un processus circulant et expansif.

A partir de l'espace 3D (le lieu concret — le bosquet de *mape*) et des modalités de perception du corps physique, par le prisme desquelles il aborde le monde : haut/bas, loin/près, chaud/froid, lignes, textures, couleurs... (les « *vertus primaires de la réalité physique* » selon J.-J. Wunenburger), s'ouvrent en résonance, par quelques plis, quelques passages possibles, d'autres dimensions.



C'est dans cet élargissement, embrassant l'espace dans sa totalité et sa multi-dimensionnalité, les deux *s'entre-enveloppant*, que la navigation géopoétique trouve la nécessité d'une conduite éveillée du Rêve, (*Nord-Sud-Est-Ouest. Lumières !*), une navigation 'aux étoiles' comme celle que pratiquaient les premiers Polynésiens par exemple, lancés dans l'inconnu de l'ouverture océanique. Ces reflets verts des nuages au loin annonçant la proximité d'un lagon, d'une île, ces constellations de l'hémisphère austral, ces oiseaux de haute-mer, ces vents et ces courants qui évoluent avec les saisons : des repères, des coordonnées du réel sur l'Océan.

Le navigateur du Rêve géopoétique est naturellement cosmographe, ou mieux, il a accès, sous forme d'intuitions et de pressentiments, à une connaissance cosmographique intégrale des dimensions multiples de l'espace et de la nature des relations entre elles. Ancré en Corps Insulaire, il ne perd pas le Nord. Il est Nord lui-même.

Voilà les esquisses qu'à partir du Rêve du Moustier des Fous nous traçons aujourd'hui. C'est la passe discrète sur « *l'Étroit chemin du fond* » que l'Atelier Géopoétique des Marges s'applique à explorer et à cartographier, gardant le cap que tu as initié, Kenneth, au sein de l'Institut.

Accroupi sur le seuil de la cabane, il est temps pour moi de sortir de ma rêverie et de te laisser aller.

Une pluie fine fait un crépitement d'étincelles sur les feuilles du bananier.

L'écho d'un rire.

Amitié.

Yannick Barazer, pour l'Atelier Géopoétique des Marges,
Bora Bora, Juin-Septembre 2024

La géopoétique : une présence entière au monde

Régis Poulet

Ce texte a fait l'objet d'une première présentation lors du Premier Symposium de Rencontres transatlantiques de Labgéopoétiques, le 18 juillet 2024 à Bahia, Brésil.

Il est possible de distinguer trois niveaux de réalité : le Cosmos, qui est la totalité de ce qui existe dans toutes les directions et dimensions de l'univers/plurivers ; la Terre, qui est la partie du Cosmos où vivent l'humanité et tous les êtres vivants ; un monde, qui est la représentation que des humains se font de la Terre et du Cosmos. Le changement est constant sur ces trois niveaux : de ce que nous en savons, le Cosmos a une existence d'une quinzaine de milliards d'années, mais il n'est pas exclu qu'il connaisse des cycles de création/destruction. La planète Terre, elle aussi, a une existence déjà ancienne, plus de quatre milliards d'années durant lesquelles les changements incessants à toutes les échelles spatiales et temporelles ont été et sont encore la règle. Quant aux mondes, ils se succèdent au fil de l'histoire humaine. Le monde des Néandertaliens n'était probablement pas celui des Homo sapiens et, depuis que cette dernière espèce s'est imposée, les civilisations se sont succédé jusqu'à notre époque où l'effondrement généralisé menace à cause de l'emprise technico-métaphysique sur la Nature. Le monde dans lequel nous vivons est mortifère et moribond. Il faut donc en changer, mais pour lequel ?

1 – PREMIÈRE APPROCHE

Pendant des décennies, Kenneth White a parcouru en nomade intellectuel les cultures du passé et du présent, avec l'idée que chaque culture offre un point de vue partiel et qu'en nomadisant de l'une à l'autre à la recherche du meilleur de chacune d'entre elles dans le rapport au monde naturel, on pourrait dessiner les contours d'une culture complète dans un monde ouvert. Comme il l'écrit dans *Magna Carta* : « Difficile est la sortie de la Modernité, sans régression vers de vieux symbolismes, sans fuite en avant ». Pour qu'il y ait une culture au sens fort du terme, il faut que les humains, à tous les niveaux de la société, partagent une référence commune forte.

Durant la préhistoire, ajoutait-il, c'était le rapport à l'animal ; durant le Moyen-Âge chrétien, la référence à la Vierge. À notre époque de globalisation des échanges, de ruine technico-capitaliste qui entraîne tout vers le néant, le seul point commun possible est le rapport à la Terre. Mettez les hommes en rapport avec la Terre, dit-il, et ils auront entre eux un lien plus fort que s'ils sont seulement mis en rapport les uns avec les autres. La suite logique du nomadisme intellectuel est la géopoétique. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler rapidement ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas.

La géopoétique n'est pas une géographie littéraire, vaguement lyrique. Elle est un champ de convergence des arts, des sciences et de la philosophie ouvrant sur une refondation du rapport entre les humains et la Terre. Kenneth White et moi avons longuement abordé, dans des entretiens, la question des différences entre la géopoétique et les autres géo- : géopolitique, géocritique, géophilosophie, etc. dans le livre *Panorama géopoétique* (2014).

Je voudrais cependant insister un peu plus sur le rapport entre écologie et géopoétique, et citer pour cela Kenneth White :

« Être écologiste, c'est s'intéresser à la manière dont les êtres humains et non humains vivent dans un espace et c'est aussi respecter et vouloir préserver les espaces vivants.

La géopoétique, c'est établir le rapport à cet espace. Pas seulement le conserver, le préserver, mais établir un rapport sensible et intelligent.

Ce qui demande un changement dans la personne, un changement de l'être, ça va plus loin.

Ensuite, il faut essayer de la dire, c'est-à-dire qu'il faut changer notre langage.

Il y a deux étapes de plus. » (*Le lieu et la parole*)

L'écologie est une des strates de la géopoétique, indéniablement, mais la géopoétique propose et demande davantage : un changement dans la personne qui implique de se défaire des obsessions identitaires, en chemin vers le concept d'un être ouvert aux flux du monde ; un changement dans notre façon de dire notre rapport au monde, dont on sait qu'elle est enveloppée dans la grammaire. Cela commence, notamment, par une parole qui ne met en avant « ni le moi, ni le mot, mais le monde ». Autrement dit une attention à la poétique de la Terre.

2 – AUX SOURCES DE LA GÉOPOÉTIQUE

Inventée par le poète et penseur franco-écossais Kenneth White à la fin des années 1970 (mais les prémisses remontent très loin dans son expérience) lors d'un périple au Labrador (*La Route bleue*, 1983), la géopoétique n'est pas surgie de nulle part. Parmi les précurseurs d'une vision du monde renouvelée et plus riche mise en avant par White dans ses essais, signalons Victor Segalen, Henry Thoreau ou encore Alexander von Humboldt.

Kenneth White considère que le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* de Humboldt (30 vol., 1807-1834) constitue « une pérégrination géopoétique par excellence », de même que *Cosmos. Essai d'une description physique du Monde* (4 vol., 1847-1859) est une de ces synthèses magistrales comme les esprits du XIXe siècle pouvaient en produire.

Ce qui retient particulièrement l'attention chez Humboldt, ce ne sont pas seulement ses contributions tous azimuts à la science universelle. S'il fut un savant d'une grande précision et de grande envergure, il ne faut pas le voir comme un savant austère mais plutôt comme un « amoureux fervent » (Baudelaire) du monde. S'il a parcouru pendant cinq années, et souvent dans des conditions matérielles plus que difficiles, la Nouvelle Grenade et le Pérou, la Nouvelle Espagne, de Cumaná à San Carlos, de Carthagène à Quito, de Lima à Veracruz, c'est parce qu'il y était profondément heureux. Voici ce qu'il écrit à son arrivée à Cumaná : « Nous sommes ici, enfin, dans le pays le plus divin et le plus merveilleux. Des plantes extraordinaires, des anguilles électriques, des tigres, des tatous, des singes, des perroquets et de nombreux, très nombreux Indiens purs, à demi sauvages, une race d'homme très belle et très intéressante. Depuis notre arrivée, nous courons comme des fous... Je sens que je serai heureux ici. » Chez Humboldt, le savoir est lié à l'être, l'être est lié à l'environnement et, grâce à une préoccupation esthétique, on sent que l'esprit peut se projeter loin — là où une vision du monde, riche et habitable, un *cosmos*, s'élabore : « un ensemble de rapports, écrit-il, qu'il est plus facile de saisir, lorsqu'on est sur les lieux, que de définir avec précision ». On pourrait dire que Humboldt passe par une *gaya scienza* pour approcher la géopoétique.

Mais il revient à Kenneth White d'avoir fondé cette théorie-pratique.

C'est en 1994 qu'il consacre un premier essai exclusivement à la géopoétique. *Le Plateau de l'Albatros – Introduction à la géopoétique*, dont le nom est emprunté à ce plateau qui émerge à peine de l'eau à mille milles marins des Galapagos — « quel meilleur symbole pour une pensée (celle de la géopoétique) en émergence ? » *Le Plateau de l'Albatros* n'est pas un manuel de géopoétique : « L'accent, ici, n'est pas mis sur la définition, mais sur le désir, un désir de vie et de monde, et sur l'élan. » Il ne s'agit pas de fonder un mouvement littéraire, notamment parce que le 'poétique' est à prendre dans son sens de 'formation et dynamique fondamentales' susceptible de se manifester tant dans les sciences que dans les arts ou le langage — et non dans le sens 'en rapport avec la poésie'. Il n'est pas davantage question de fonder un système, au contraire : on reste dans l'ouvert et dans le refus du dogmatisme parce que la théorie géopoétique est inséparable de sa pratique, c'est « une idée de base qui ne se laisse pas définir *in abstracto* mais qui se dessine *in vivo*, à partir de plusieurs contextes ».

Le projet géopoétique doit constituer, dans l'histoire de l'esprit, un nouvel *outil* ou *instrument* pour comprendre et exprimer notre relation au monde. Il succédera ainsi à l'*Organon* d'Aristote (celui de toute l'époque classique), au *Novum Organum* de Bacon (celui de la modernité) et sera un *organum* pour aujourd'hui et pour demain : *Organum Geopoeticum*. Dans *Panorama géopoétique*, White précise :

« L'espace d'Aristote était la Méditerranée. Celui de Bacon était, déjà, une mer plus mouvementée, qui s'étendait au-delà des Colonnes d'Hercule : l'Atlantique (« le site le moins clos », dit Saint-John Perse), et, au-delà, l'Océan mondial. Ouverture totale, avec beaucoup de risques, beaucoup de catastrophes à l'horizon. Comme le dit Melville, dans *Moby Dick* : 'Toute pensée profonde vient de l'effort intrépide déployé par l'âme pour maintenir l'indépendance d'une mer ouverte.' (PG 99-100)

Travailler à la géopoétique, c'est s'ouvrir, intellectuellement et sensiblement, à la poétique à l'œuvre dans la nature, à la poétique naturelle spontanée. La méthode du nomadisme intellectuel (« nord, sud, est, ouest — monde ancien et monde moderne ») et le but de la géopoétique sont l'étude des rapports complexes entre le moi, le mot et le monde, la recherche d'une expressivité nouvelle, d'une *poétique de la Terre*. Pour cela, « la démarche géopoétique explore la voie archaïque et la voix anarchique, avant de s'engager sur d'autres voies sans nom ».

3 - L'ARCHAÏQUE NOUVEAU MONDE

La pratique de la dérive, du nomadisme et de l'errance est fondatrice de la géopoétique, mais elle ne s'y réduit évidemment pas. La grande errance américaine commence bien avant les *Pilgrim fathers* du *Mayflower*. Parce que « les mondes en gestation et en développement ont tendance à se figer en empires », White suit dans l'histoire du Nouveau monde les traces des peuples errants. La question du 'Nouveau monde' est libérée de ses bornes vespuciennes pour être restituée à sa quête indéfinie. Et il faut bien dire que les connaissances relatives au peuplement du continent américain sont en évolution constante.

Pendant longtemps le peuplement originel des Amériques a été envisagé sous la forme d'une grande migration d'Asiatiques passés par le détroit de Béring durant le Paléolithique, grâce à un corridor libre de glace il y a 13000 ans. C'était la position inamovible des préhistoriens états-uniens. Mais des découvertes se sont accumulées depuis quelques décennies aux États-Unis, au Chili et au Brésil tendant à prouver que la présence humaine aux Amériques est non seulement beaucoup plus ancienne que la théorie du détroit de Béring, mais que le peuplement se serait effectué à plusieurs époques et selon des routes diverses.

Pour en dire quelques mots, le plus ancien peuplement, selon la théorie audacieuse de la préhistorienne et anthropologue franco-brésilienne Niède Guidon, aurait eu lieu depuis l'Afrique de l'Ouest vers la côte nord-est du Brésil aux alentours de 100 000 ans BP. Des découvertes au Brésil, comme à Pedra Furada ou à Pedra Pintura (notamment étudiée par un de mes anciens professeurs en paléontologie, Claude Guérin) ont montré que le peuplement y est avéré entre 11 000 BP et 38000 BP. Des hypothèses complémentaires soutiennent avec vraisemblance une migration depuis le Nord de l'Asie le long des côtes occidentales des Amériques, théorie de la route des forêts de Kelp (des algues côtières), il y a 16 000 ans, lorsque le bouclier glaciaire empêchait encore le transit par l'Alaska et le Canada. Il existe aussi une théorie qui affirme que le peuplement de l'Amérique du Sud se serait fait depuis le Sundaland (la province des îles de la Sonde en Asie du Sud-Est) en passant par le Pacifique Sud il y a 50 000 ans. Les différents clans auraient essaimé dans tout le continent américain.

Pourquoi tant valoriser ces dérives ? Parce que « voyage et vision vont ensemble, l'un n'est pas possible sans l'autre ». Autant les fondateurs de cités, d'états et d'empires, en devenant sédentaires, sont capables d'imposer leur vision humaine de l'existence à des humains, autant les nomades en désir-de-monde ont conscience de l'illusion de la plupart des buts humains. Ils restent en contact avec le monde et ne fondent pas leur culture, comme le firent les Grecs à partir de leurs cités, sur une démesure qui n'est qu'un trou noir. Passons de ces considérations anthropologiques et archaïques à des considérations contemporaines et individuelles — c'est ce que permet de faire le nomadisme intellectuel.

4 – DES CARTES ET DES CHARTES

En 2020, Kenneth et moi avons caressé l'idée de nous rendre ensemble en Amérique du Sud, au Brésil et au Chili notamment, où la géopoétique suscite un intérêt marqué. Cela n'a pas pu se faire. Kenneth a beaucoup visité l'arc caraïbe et j'ai, pour ma part, visité un pays voisin du Brésil : le Venezuela. De mes voyages de part et d'autre de l'Atlantique j'ai tiré un très long poème (de plus de 100 pages) intitulé *Gondawana*. Bien que Kenneth n'ait pas foulé le sol sud-américain, il avait lu beaucoup de récits d'explorateurs (Humboldt cité tout à l'heure, Jean de Léry, Claude D'Abbeville notamment) et fréquenté d'anciennes cartes. Il en a tiré le livre *Magna Carta*, illustré par Dominique Rousseau.

Bien que je ne place pas ces deux livres sur le même plan, permettez-moi de parler rapidement du mien dont Kenneth a dit qu'il était « en plein dans la géopoétique », considérant que c'était « énorme ». Voici comment est présenté le poème :

« À l'heure où le destin collectif des êtres vivants est menacé, ce long poème évoque l'épopée de l'espèce humaine depuis ses origines jusqu'à nos jours dans son rapport toujours étroit aux lieux marins et terrestres, aux êtres vivants qui les ont peuplés et les peuplent encore. L'exploration physique et mentale contemporaine de plusieurs régions de l'ancienne province géologique du Gondwana — avec ce -a de l'origine et des nouveaux commencements qui apparaît au cœur de *Gondawana* — donne à ces vers la force d'une expérience intensément vécue au contact des éléments, du monde naturel et des peuples, à la recherche de l'ordre anarcho-archaïque le plus riche pour ouvrir et fonder un monde. » (*Gondawana*)

L'écriture y suit la double voie du nomadisme intellectuel et de la géopoétique. À savoir qu'elle repose sur l'intégration (la plus efficace et discrète possible) d'éléments de savoirs naturalistes (géologie, paléogéographie, botanique, zoologie, astronomie) et humains (ethnographie, histoire, philosophie, linguistique) qu'il s'agit de faire entrer en résonance pour en tirer une parole pleine sur les lieux.

Le cas de *Magna Carta* est assez différent mais illustre la double exploration à l'œuvre dans le binôme 'nomadisme intellectuel-géopoétique'. Contrairement à *Gondawana*, l'exploration sensorielle-physique et l'exploration mentale-abstraite ne sont pas accomplies par la même personne mais par deux : Kenneth White pour le texte géopoétique et Dominique Rousseau pour la matière visuelle géopoétique, l'ensemble étant organisé par le poète. Ainsi les longs séjours de Dominique Rousseau au Brésil lui ont-ils permis d'endosser le rôle de collecteur de lignes du monde, ses discussions avec Kenneth White et les papiers qu'il a créés pour lui permettant à ce dernier d'entrer dans un dialogue esthétique avec les terres du Brésil. White précise ainsi dans *Magna Carta* la différence entre perception et sensation : la première saisissant les formes de la matière-monde, la seconde, ses forces, les deux conjuguées visant à créer une version du monde qui constitue en soi un monde.

Avec ce livre écrit sur le Brésil pour le Brésil avec une répartition inédite des rôles, Kenneth White montre de façon originale de quelle façon la question du lieu peut être envisagée dans la géopoétique.

5 – LA COMPLEXITÉ DU LIEU

Dans son traité intitulé *La Physique*, Aristote signalait déjà que le lieu est quelque chose de complexe, qu'il y a un lieu du lieu et que le lieu a une puissance.

Pour nous en tenir aux fondamentaux de la géopoétique, disons tout d'abord qu'aucun lieu n'est isolé. Avec quelques connaissances en géologie, il est possible de relier le présent au passé le plus lointain et ici à là-bas, une lecture du paysage permettant de comprendre les forces qui l'ont façonné. De même, avec des connaissances sur les animaux, on peut suivre les migrations des oiseaux et des insectes qui nous introduisent aux flux et aux équilibres du vivant. Enfin, si l'on peut dire, l'observation des pluies et des cours d'eau, des brumes et des courants marins, ou l'attention aux vents, rendent non seulement intelligibles mais sensibles les rapports dans le temps et dans l'espace entre les éléments, le minéral, le végétal et l'animal dont les frontières sont parfois si floues.

Le problème que nous, humains, rencontrons dans notre lecture du réel, c'est que « nos représentations ne correspondent pas à la totalité complexe du réel, que nos structures mentales (érigées en religions, idéologies, philosophies) bloquent une présence entière au monde » (*Magna Carta*). Ainsi un lieu est-il bien plus qu'un ensemble de coordonnées physiques, historiques, climatiques. Un lieu est non seulement cela mais aussi le jeu que les forces et les formes qui le parcourent sans cesse lui font prendre, même brièvement, même à toute petite échelle. Le lieu est constitué d'un ensemble de ce qu'on pourrait appeler des 'dimensions de l'existence' ouvertes les unes sur les autres. Pour re-connaître ces multiples dimensions de l'existence, il faut d'abord les connaître, c'est-à-dire sentir leur réalité dans un corps et dans un esprit.

J'aimerais finir, sans conclure, en citant ces vers du dernier recueil de Kenneth White, *Mémorial de la terre océane*, qui disent en toute simplicité à quoi ouvre la géopoétique :

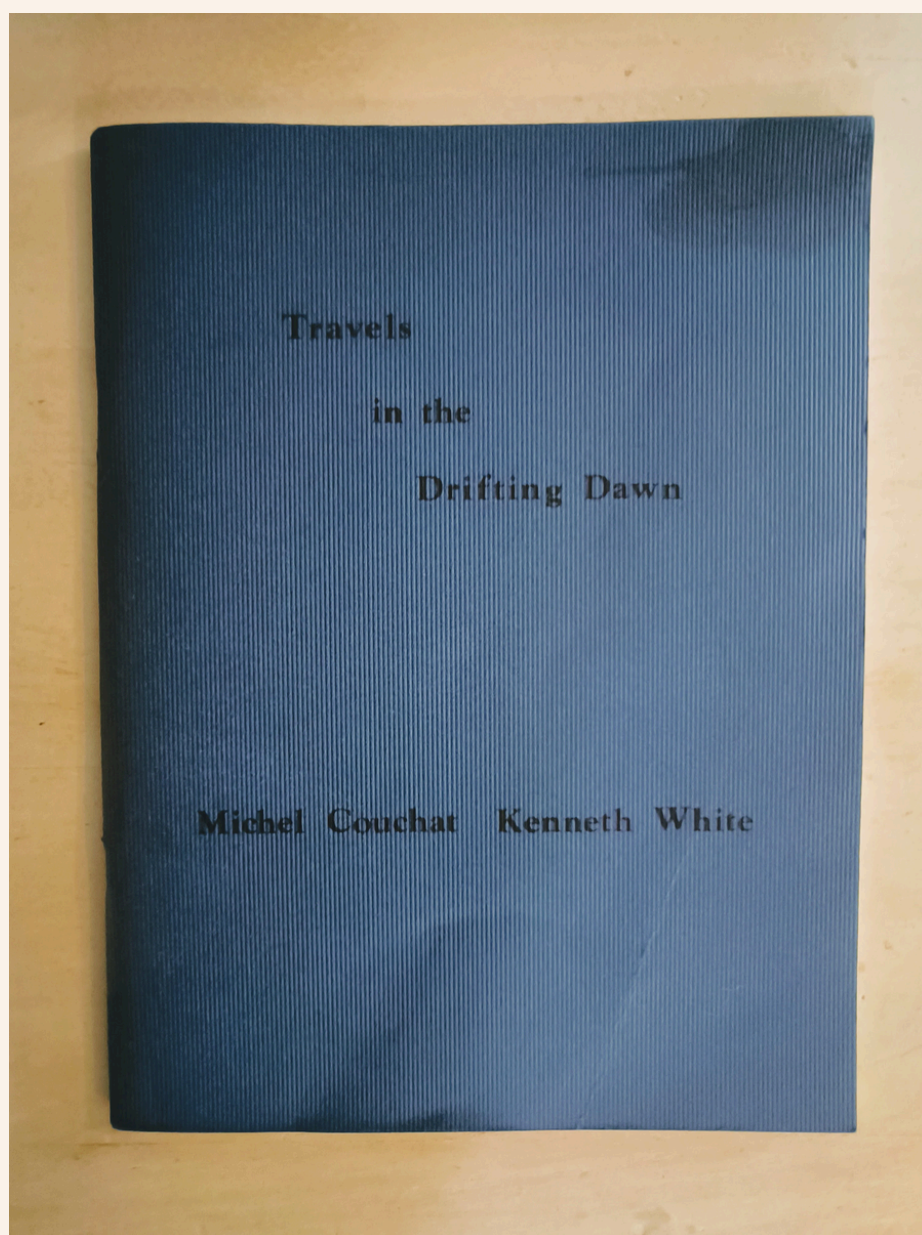
« Arriver dans un lieu
où il n'y a
ni complications
ni explications

on avance pas à pas
s'en tenant entièrement à
ce qui est là. »

Notes bibliophiliques sur Kenneth White

Travels in the Drifting Dawn

Bibliographie exhaustive des Livres d'artiste 1963 – 2023
(revue, augmentée et mise à jour par Stéphane BIGEARD)



Travels in the Drifting Dawn est publié par Kenneth White neuf ans après son premier ouvrage *Wild Coal*. Il s'agit cette fois d'un texte en prose et non de poésie mais toujours d'un texte original en langue anglaise. Pour cette publication, White s'est associé avec un artiste français, Michel Couchat.

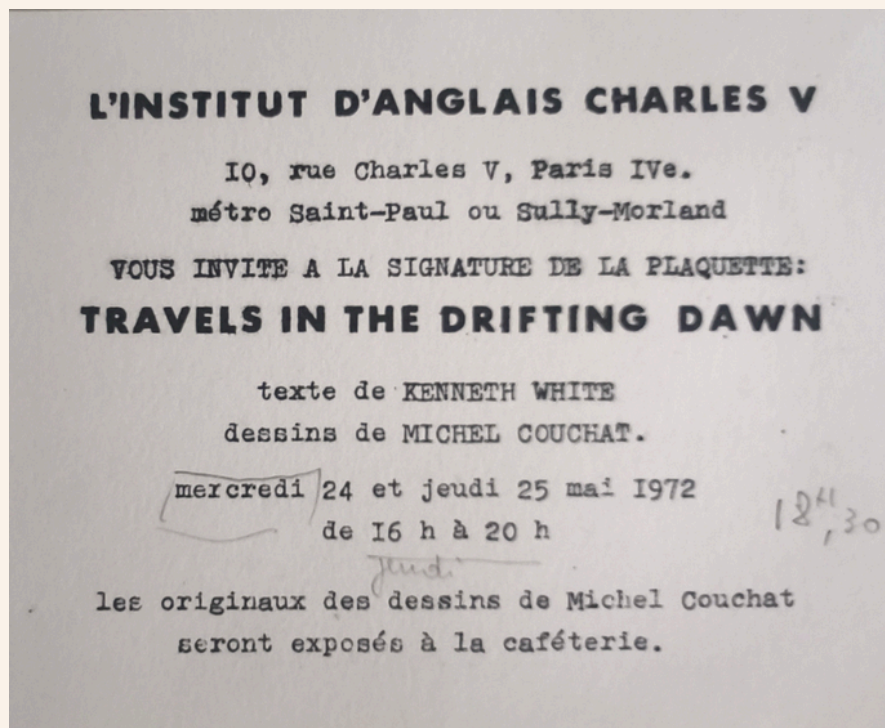
1. Description de l'ouvrage : Kenneth White, Michel Couchat, *Travels in the Drifting Dawn*, IPI, Paris, 1972, broché (couverture bleu marine en carton ondulé, titre et auteurs en noir sur le premier plat), 20 pp. (26.5 x 20 cm). Orné de lavis à l'encre de chine de Michel Couchat. Le texte est une reproduction fac-simile du manuscrit original en anglais. Tirage limité à 311 exemplaires sur papier offset GC2-140 gr dont 11 exemplaires hors-commerce numérotés de A à K. Imprimerie Sertac à Neuilly-sur-Seine.

2. L'artiste : Michel Couchat (1935-1998) s'est consacré dans sa jeunesse au chant lyrique. Après un enseignement aux Beaux-Arts, il se tourne vers la peinture avec un succès immédiat : dès l'âge de 20 ans, sa première exposition personnelle se tient à Paris. En 1971, il présente à la Chapelle de Seillans dans le Var puis à Paris à la Galerie Remarque (Hélène Bondil) des grands lavis à l'encre de Chine évoquant des paysages. Ces semi-abstractions s'inspirent des travaux des calligraphes paysagistes d'Extrême-Orient. Kenneth White et Michel Couchat se sont-ils rencontrés à l'occasion de ses expositions, décidant alors de collaborer ? Toujours est-il que l'artiste a utilisé cette technique du lavis pour restituer les paysages écossais évoqués dans le texte.

La publication de l'ouvrage donnera lieu à une séance de signature organisée les 24-25 mai 1972 à la Cafétéria de l'Institut d'anglais Charles V à Paris (Kenneth White y est alors lecteur) avec une exposition des originaux des dessins de Michel Couchat. Cet événement est annoncé dans une revue de l'éducation nationale (1).

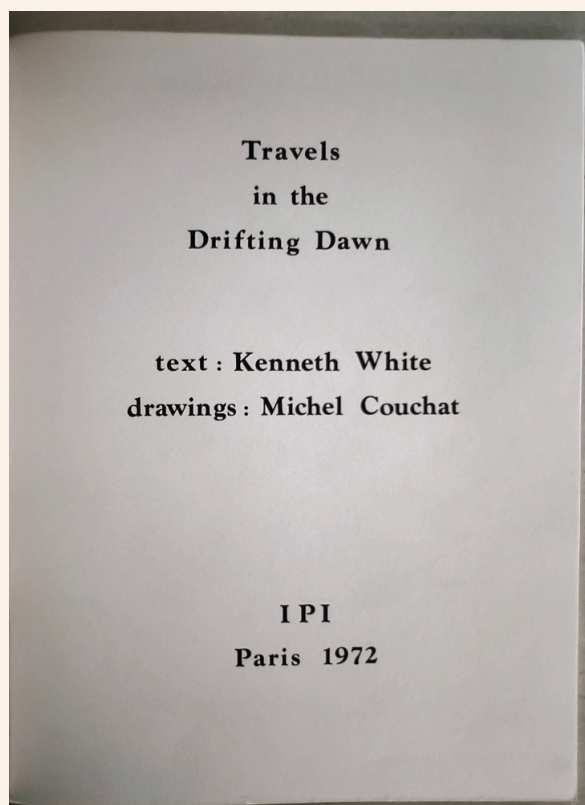
En 1984, Kenneth White signera un texte intitulé « *Retrouvailles* » en présentation d'une exposition de Michel Couchat (*Retrouvailles*, catalogue de l'exposition de Michel Couchat, peintures, Mairie du 14e, Paris, 28 novembre-16 décembre 1984).

Le peintre n'a pas poursuivi semble-t-il dans la voie du livre d'artiste et cette œuvre restera sa seule réalisation dans ce domaine.



(1) *L'éducation*, SEVPEN, n°143, 1972.

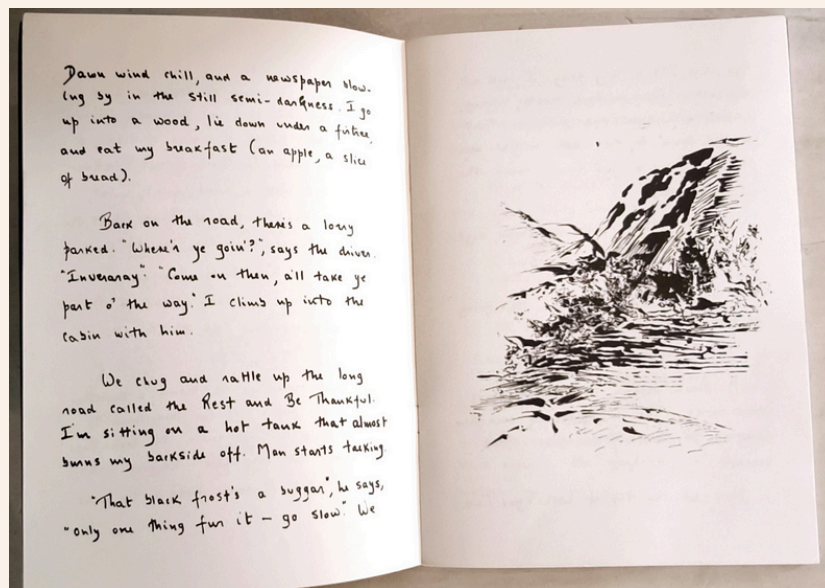
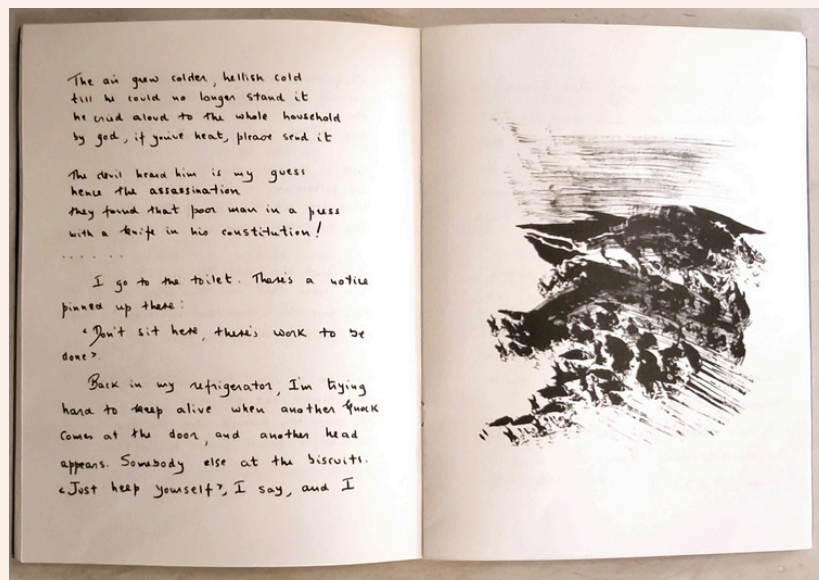
3. L'éditeur : Quel éditeur se cache derrière l'acronyme IPI ? Dans son autobiographie, *Entre deux mondes*, Kenneth White s'en explique : « D'abord et avant tout Charles V me donna un salaire. Mais je ne pouvais pas abandonner entièrement mes plans, mes projets et ma vision d'une université réellement vivante. Très vite après avoir commencé d'enseigner à Charles V, je créai un groupe et un magazine. Ce groupe devait être connu sous le nom d'IPI (Institut de poésie internationale) (2). » Et de poursuivre en citant le programme de ce nouveau groupe para-universitaire fondé par Kenneth White après le Jargon Group de Glasgow. La revue citée dans ce programme est intitulée *L'Œuf à plumes (The Feathered Egg)*, dont deux numéros seront publiés. Il n'était pas annoncé dans ce programme d'autre projet de publication : *Travels in the Drifting Dawn* semble bien être le projet de publication le plus ambitieux porté par l'IPI.



(2) Kenneth White, *Entre deux mondes*, Le Mot et le Reste, p. 303 et suivantes

Dans les bibliographies consacrées à l'œuvre de Kenneth White, cet ouvrage est parfois mentionné comme étant publié « Chez l'auteur » (3) ou parfois « Chez l'artiste ». On peut en conclure que l'ouvrage a été auto-publié par les deux signataires.

4. Le texte : En avril 1970, la revue *Traverse* n°3 livre une traduction française du texte par Pierre Leyris. En 1978, il prend place dans l'édition de *Dérives* aux Lettres Nouvelles (Maurice Nadeau).



(3) Dans la bibliographie de l'édition originale de *Terre de diamant* (Alfred Eibel, 1977) l'ouvrage est décrit comme étant publié chez l'auteur.

Éléments du Dictionnaire de géopoétique

Géopoétique

Conçu par Stéphane Bigeard

Définitions (1)

Le terme même de géopoétique est un néologisme. Comme le précise White : « L'idée était latente et la pratique à l'œuvre depuis le départ, et le mot avait surgi inopinément ici et là dans ma bouche et sous ma plume autour de la fin des années soixante-dix. Il semblait « cristalliser » un grand nombre d'éléments divers et flottants. Il m'a été signalé récemment que ce mot était déjà apparu d'une manière fugace dans d'autres contextes, aussi bien littéraires que scientifiques. J'en prends note. Mais ce n'est pas une paternité que je revendique, c'est une poéticité. Non pas un mot, mais le développement d'un concept », PA, p. 13.

White a donné plusieurs définitions de cette notion unificatrice et plurivoque dont celles-ci : « La géopoétique est une théorie-pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport Homme-Terre depuis longtemps rompu, avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique et intellectuel, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde refondé » (site <https://kennethwhite.fr/geopoetique/>).

« Une tentative de renouveler la culture, de créer un nouvel espace culturel, en revenant à la base sur laquelle nous essayons de vivre, la Terre même. Il s'agit d'établir avec ce "fonds" le rapport le plus sensible, le plus intelligent, le plus subtil possible. Ensuite, de trouver le langage de ce rapport. Trois étapes donc : contact, approfondissement et amplification, expression. La géopoétique ouvre un champ nouveau dans les sciences, dans la philosophie, dans la littérature et les arts plastiques. Elle vise en fait à un nouveau "grand champ" général, au-delà des cloisonnements établis », Lexique géopoétique, Poésie 98, Octobre, n°74, p. 17.

Voici trois définitions données lors d'une conférence : « Sur la géopoétique des fleuves » (Lyon, octobre 2011)

Première définition :

« La géopoétique est une théorie pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport homme-terre depuis longtemps rompu — avec les conséquences que l'on sait sur les plans écologique, psychologique, intellectuel et social, développant ainsi de nouvelles perspectives existentielles dans un monde ouvert ».

Seconde définition :

« La culture (au sens profond du mot) a été fondée jusqu'ici sur trois puissances : le mythe, la religion, la métaphysique ». On parle ici d'une culture qui fasse « vivre plus et plus profondément. Aujourd'hui elle n'est fondée sur rien, il n'y a plus de base générale, et pour dire les choses plus brutalement nous avons une production culturelle sans culture. » Ainsi « la géopoétique propose un nouveau fondement ».

Troisième définition :

« La géopoétique est à la fois l'étude de l'organisation inhérente à l'univers, la formation d'un monde humain et l'expression de cette formation. La poétisation du géopoéticien procède à la fois de l'investigation et de l'intuition. La géopoétique emploie la langue d'une manière à la fois souple et dense. » Par poétique « j'entends une dynamique fondamentale de la pensée » — d'où l'existence d'une poétique de la littérature, de la philosophie, des sciences, une poétique de la politique (pas pour demain cependant ajoute, complice, Kenneth White). Le géopoéticien se situe d'emblée dans l'énorme, l'encyclopédique. Mais il faut une force qui permette de charrier le quantitatif. Énorme est à prendre au sens de grand, mais aussi é-norme en dehors des normes : « en véhiculant énormément de matière terrestre avec un sens élargi des choses et de l'être, la géopoétique ouvre un nouvel espace de culture, de pensée et de vie, en un mot : un monde ».

voir **Biocosmopoétique, Cosmoculture, Géognose, Géopoème, Poétique du Monde**

Principales occurrences

AT, p. 26 ; CS, p. 9 ; DEN, p. 21-23, p. 33 ; EB, p. 89 ; EN, p. 178, p. 279-280 ; FE, p. 89 ; H, p. 116 ; LCGT, p. 32-33 ; LP, p. 60, p. 76 ; PA, p. 11-12-13, p. 27, p. 197, p. 229 ; PC, p. 123, p. 160 ; PE, p. 191 ; SP, p. 161, p. 198, p. 200, p. 201 ; TC, p. 11 ; Carnet de bord, n°3, p. 2 ; n°5, p. 3 ; latitudes n°5, p. 23 ; ALH, p. 334-342

Citations

« La géopoétique, c'est le corbeau de la vacuité volant à travers les mondes sensibles », SP, p. 161.

« Il faut essayer de concevoir un ordre-désordre, un pattern changeant. C'est vraiment quelque chose d'esthétique en dernier ressort », PC, p. 160.

« Géopoétique / Ce que Mallarmé / avait appelé / « l'explication orphique / de la terre » / mais plus près / de l'os, de l'aile / de la vague / et de la pierre », PE, p. 191.

« Et puis, au bout de tout le processus, la géopoétique pourra être considérée comme une nouvelle science globale, qui fait le pont entre les sciences séparées », LCGT, p. 32.

« En fait, de mon point de vue, phénoménologie, topologie de l'être, anthropologie fondamentale et autopoétique constituent des pistes d'approche de cette « science-art » que j'appelle la géopoétique », PA, p. 197.

« De temps en temps, on me demande une définition succincte de la géopoétique. En voici une, qui pourrait figurer dans un dictionnaire : « Tentative d'ouvrir un nouvel espace culturel en revenant à ce qui constitue la base même de la culture, à savoir le rapport entre l'esprit humain et la Terre, ainsi que le développement de ce rapport sur les plans intellectuel, sensible et expressif », Carnet de Bord, n°3, Printemps 2005, p. 2.

« S'il fallait tenter une définition de dictionnaire, je dirais ceci : « Étude des rapports intellectuels et sensibles entre l'homme et la Terre, en vue de l'élaboration d'un espace culturel harmonieux », LP, p. 76.

Commentaires

C'est en février 1979 que White a prononcé publiquement le terme pour la première fois dans le cadre d'une lecture-spectacle poétique (*Le Monde blanc* — itinéraire et textes) donné à Paris sous l'égide du Nouveau Commerce (cf. EN, p. 278 ; MB). White rapporte ainsi la genèse de la notion : « Automne 1979. Je voyage à travers les Laurentides, en route pour le grand espace blanc du Labrador. Une nouvelle notion en tête : celle de géopoétique. L'idée qu'il faut sortir du texte historique et littéraire pour trouver une poésie de plein vent où l'intelligence (intelligence incarnée) coule comme une rivière », SP, p. 198. Pour plus de détails sur cette conception, se référer au passage intitulé *Approche de la géopoétique* dans *L'Esprit Nomade*, p. 278 et dans *Le Plateau de l'albatros*, p. 13.

White a longtemps évité de donner une définition fixe, prématurée, de la géopoétique : « Ce que je n'ai pas donné, c'est une définition, et telle n'est pas mon intention. Des définitions partielles et passagères surgiront sans doute ici et là dans ces pages. Mais une définition globale serait contraire à la logique de l'ouverture en cours », PA, p. 40.

On savait pourtant très précisément ce que la notion ne recouvrait pas : « [...] La géopoétique n'a rien à voir avec un néo-chamanisme quelconque. Elle ne se réduit pas non plus à un lyrisme géographique, ou à une géographie lyrique, ou à une vague « poésie de la nature ». La géopoétique ne se cantonne ni dans « la poésie » ni dans « l'art » surtout selon les conceptions courantes de ces activités (de grâce, pas de Land Art dans les grottes ! — laissons le karst tranquille). C'est une discipline transdisciplinaire, une philosophie, une anthropologie », KW, *De la préhistoire à la post-histoire*, Latitudes n°5, L'Atelier du Héron, 2007, p. 23.

Cheminement critique

Kenneth WHITE et Régis POULET, PG. Michèle DUCLOS, KW, p. 258-264.



AUTEURS

Arnaud VILLANI est philosophe et poète. Il vit dans le Gard où il se consacre à l'écriture.

Olivier PENOT-LACASSAGNE est maître de conférence en littérature française (Sorbonne-Nouvelle).

Stéphane BIGEARD est secrétaire de l'IIG et bibliophile.

Yannick BARAZER est plasticien, co-fondateur de l'Atelier Géopoétique des Marges et certifié en art-thérapie contemporaine.

Régis POULET est président de l'IIG, géologue, docteur es lettres et auteur.

CRÉDITS

Crédits photographiques :

Première de couverture : Océanite tempête, *Hydrobates pelagicus*, Mor-Braz, Morbihan, juillet 2016, Fabrice Jallu
Kenneth et Marie-Claude White © MCWhite

Eddie Dowds, *Fairlie Beach, Looking up the river*, Fairlie,
Ayrshire, Scotland, 6 juin 2008

Mapel/Cartographie du Corps Insulaire : Yannick Barazer

Livre d'artiste : Stéphane Bigeard, collection personnelle

Quatrième de couverture : Sergey Nivens

Publications de l'Institut International de Géopoétique :

<https://www.institut-geopoetique.org/fr>

Abonnez-vous à notre **Page Facebook**

Consultez le **nouveau site web kennethwhite.fr**

Pensez à **adhérer à l'IIG** ou à **renouveler votre cotisation**

Contacts :

presidence@institut-geopoetique.org

secretaire@geopoetique.org (+33 7 87 36 77 66)

© **Publication de l'Institut International de Géopoétique**
fondé en 1989 par Kenneth WHITE

